

LBRIS

ADRIAN LESENCIUC
We know
books

**LE CIMETIÈRE
DES HÉROS**

ROMAN

TRADUIT DU ROUMAIN PAR
RAYMOND CLARINARD
& IULIA BADEA GUÉRITÉE

LES ÉDITIONS 
BLEU ET JAUNE

Il avait remarqué Saroyan dès la première fois. Il était occupé à remplir les fiches d'identité sans même plus décoller les yeux des documents.

— Suivant!

La porte s'était ouverte dans un long grincement. Úrman avait à peine réussi à trier quelques fiches déjà remplies et à en préparer une nouvelle. Le temps filait trop vite.

— Nom!

— Saroyan...

— Et le prénom...

— Emin.

— Date et lieu de naissance!

— 5 novembre 1980, à Daddhan.

Les yeux rivés sur le papier, Úrman avait rempli la fiche jusqu'aux données anthropométriques.

— Forme du visage, avait-il demandé, au lieu de jauger du regard le nouvel élève-officier.

— Rond.

— Les yeux?

— Bleus.

— Les cheveux?

— Naturels.

Saroyan était le dernier arrivé. Úrman avait levé la tête juste avant que Saroyan sorte. Un grand gars, malingre, le front surmonté d'un toupet de cheveux noirs et bouclés. Il avait noté une certaine disproportion des extrémités : de grandes oreilles, un nez plutôt long, des lèvres charnues et violacées, de longs doigts, prolongations de ses paumes déjà trop grandes.

Úrman avait eu une journée chargée. Il les avait attendus, un par un, leur avait présenté les dortoirs, leur avait ordonné de se former en colonne, puis les avait ramenés au dépôt afin qu'ils y touchent leur équipement. Il devait passer un coup de fil au commandant du bataillon et rapporter que les nouveaux venus étaient prêts pour l'instruction. Il avait commencé à ranger les fiches en suivant l'ordre alphabétique et à les numéroter. Et là, son regard était tombé sur les derniers mots qu'il avait écrits : forme du visage – rond, couleur des yeux – bleus, couleur des cheveux – naturels. Le visage de Saroyan, impossible à oublier, souriant dans l'encadrement de la porte, se superposait à la fiche. Saroyan s'était moqué de lui.

— Que Saroyan vienne me voir !

Il n'y avait plus personne dans le couloir. En revanche, on entendait du bruit dans les dortoirs. Il était entré dans l'un d'eux :

— Fixe ! avait crié un jeune homme avec une frange.

— Où est Saroyan ? avait demandé Úrman.

— Suis là, mon lieutenant.

Les autres avaient sifflé.

— Allume la lumière, avait ordonné Úrman au garçon qui se tenait à côté de la porte, que je voie la couleur des yeux de Saroyan.

Les rires avaient laissé place à un silence de mauvais augure. Les nouveaux venus ne savaient pas à qui ils avaient affaire. « Quand on est sage, mieux vaut ne pas s'embrouiller avec le fou », leur avait dit Saroyan un peu avant. Apparemment, il en connaissait un rayon sur l'armée. Plus que n'importe qui d'autre.

Úrman avait scruté avec attention le visage du cadet, non comme s'il cherchait à découvrir les nuances de son iris, mais comme s'il avait l'intention d'y lire quelque chose. Il avait jeté un bref coup d'œil à sa montre et avait lancé :

— Il est 6 heures 12. À un quart, rassemblement sur la place d'armes. C'est compris ?

Ce n'était pas la première fois qu'on testait les limites de sa patience. Mais c'était bien la première fois qu'il rencontrait tant de légèreté chez de nouvelles recrues. S'il se taisait et faisait mine de n'avoir rien vu, les spéculations sur son manque de courage iraient bon train. S'il disait quelque chose, on se moquerait de lui.

Saroyan avait parié avec quelques camarades qu'il déclarerait des fausses informations le concernant et que personne ne les vérifierait.

— Dans l'armée, il suffit de répondre, pas de répondre correctement.

Tous des cons !

— Mais t'as bien dit de pas s'embrouiller avec eux ?

— Il ne faut pas les contredire, par contre, tu peux parfaitement te foutre d'eux sans faire un geste. Juste en répondant.

Saroyan avait consolidé sa position dans le groupe. Attendant leur tour à l'entrée du bureau d'Úrman, les gars l'avaient entouré.

— Qu'est-ce qu'il te pose, comme questions ? avait-il demandé à ceux qui étaient déjà passés.

— Ton nom, ton prénom, ton adresse, des trucs du genre. Et puis la taille, le poids, la couleur des yeux. Tu sais, comme pendant le conseil de révision.

Il avait eu la malchance de perdre son pari le soir même. Mais il avait tenté de faire tourner en bourrique son chef de section. Et ça, c'est une chose qui ne s'oublie pas, surtout dès le premier jour dans l'armée.

Úrman les avait rassemblés. Il leur avait donné des ordres secs. Il avait fait sortir Saroyan du rang, devant la section en formation, puis avait expliqué, en respectant la distance imposée par le règlement, l'intention qu'avait eue le personnage de « mettre sa vigilance à l'épreuve ». Ayant qualifié l'incident d'inacceptable, il l'avait puni.

— Ce soir, tu fais le deuxième tour de garde ! Premier tour, Chhota, troisième tour, Baghiar, parce qu'ils viennent tous les deux de Jhuthibád. Pour les jours suivants, le planning sera dans le couloir. Quand ça sera effectivement ton tour – et il s'était tourné vers Saroyan –, tu seras de quart encore une fois. Maintenant, tu as besoin de temps pour te rendre compte de ce que tu as fait. Et je ne tiens certes pas à t'en empêcher. Chhota, Saroyan et Baghiar, à la demie dans mon bureau pour l'instruction.

Du temps de ses années d'études à l'École supérieure de guerre de Jhuthibád, Úrman n'avait pas été un saint. En fait, saint, il ne l'avait jamais été. Non qu'il ait été impossible de lui faire confiance. Seulement, là où routine et bêtise allaient

de pair, il avait trouvé des moyens de changer la donne. Il n'en avait pas raté une, depuis la façon de jeter des sacs remplis d'eau du haut d'une fenêtre jusqu'à l'absentéisme chronique. *Peut-être que ce Saroyan me ressemble, après tout*, avait-il pensé. Pour tout dire, son ancien chef de section lui avait souhaité qu'il ait un jour des subordonnés comme lui.

— Si tu penses que ce que tu fais est judicieux, je ne te souhaite rien d'autre. Seulement d'en baver autant avec des « justiciers » dans ton genre.

Après l'instruction, il avait retenu Saroyan pour lui parler.

— Aide-moi à comprendre : qu'est-ce qui t'est passé par la tête pour faire ça ?

Saroyan s'était contenté de sourire. Bêtement.

— Tu peux me parler ouvertement. (Son expression butée s'était dissipée.) La décision a été prise, la punition ira jusqu'à son terme, tu ne peux plus rien y changer, tu n'as plus besoin d'essayer de m'influencer. Je veux seulement savoir pourquoi tu as fait ça.

— J'ai parié avec des camarades que vous n'alliez pas vous en rendre compte.

— D'accord, d'accord, tu as parié, mais la mise, c'était quoi, la mise ?

Dès ce moment-là, Saroyan n'avait plus pipé mot.

— Dis, tu as cru que je serais trop fatigué ou trop crétin pour m'en rendre compte ?

Dans le silence pesant, le cadet s'était trituré les doigts. Un sourire affleurait au coin de ses lèvres.

Il a déjà répondu, se dit Úrman.

— Dis-le, alors : tu crois que je suis un crétin, ou que, dans l'armée, tout le monde est idiot ? T'as déjà entendu dire que l'armée commence là où se termine la logique ?

Le cadet avait continué à sourire.

— Garde à vous !

Le sourire s'était lentement estompé, comme la flamme d'une bougie sous la gifle insistante du vent. Les yeux, grands et noirs, s'étaient faits attentifs, les longs doigts s'étaient tendus sur les cuisses.

— N'essaie même pas de te foutre de moi, tu n'y arriveras pas. Pour commencer, tu n'as aucun motif.

Le vent avait secoué la fenêtre dans un rugissement. La porte du bureau s'était ouverte à cause des courants d'air.

— C'est toi qui décides comment on va s'entendre. Si on va s'entendre. Ou si ça sera nécessaire de s'entendre. T'es adulte, t'as fait ton choix par toi-même, j'espère, maintenant tu dois aller jusqu'au bout. C'est le chemin qui t'attend, largement ouvert devant toi. Ou seulement une impasse dont tu devras te sortir. Moi, je peux t'aider à choisir. Il faut juste que tu me demandes conseil.

Ce jour-là, Saroyan l'avait prié de le laisser partir plus tôt. Le lieutenant Úrman l'avait questionné encore une fois :

— C'est sûr que tu vas à la Bibliothèque nationale ?

— Sûr, mon lieutenant.

— T'as un badge d'accès ?

— Je l'ai à la maison.

— Donc, tu vas d'abord passer chez toi !

— Non, mon frère va venir à Karnat pour me le ramener.

— Je m'en fiche de savoir où tu vas. Je sais que tu devrais aller te documenter, comme tu l'as sollicité. Je t'ai formé, tu as signé pour ta formation. Si tu refuses que je me mêle de tes oignons, c'est ton problème. C'est toi qui en répondras !

Saroyan était ressorti avec ce sourire caractéristique au coin des lèvres.

Durant les trois jours qui suivirent, il y eut de nouveaux incidents. Saroyan cherchait toujours à prouver quelque chose : qu'il était le plus intelligent, qu'il était le meilleur, qu'on ne pouvait pas le comparer avec ces lourdauds d'officiers. Mais, aux yeux de ses camarades, ses démonstrations passaient plutôt pour des actes d'orgueil. Úrman l'évitait tout en lui permettant, dans certaines limites, de mettre un peu d'ambiance. Il lui laissait gagner un peu de terrain, mais finissait toujours par le prendre à son propre piège.

— Mais qu'est-ce que vous en savez, vous, du pôle Nord? demanda par exemple Saroyan, sarcastique. Moi, je ne me permettrai pas de me prononcer sur un endroit où je ne suis pas allé.

— Je sais certaines choses, des choses que j'ai lues. Mais je peux aussi avoir des idées sur d'autres choses. Tiens, je suis convaincu que, là-bas, personne ne sort pour dégager la neige à la pioche.

En effet, alors que les cadets étaient en deuxième année, après des chutes de neige abondantes, il avait dû les tirer du lit de bonne heure. Le chef du bataillon était de service et il avait fait sortir tout le monde dehors.

— Prenez tout ce qu'il y a dans le caisson, tous les outils, que je ne voie pas que vous en avez oublié un, et mettez-vous en rang dehors, l'un derrière l'autre, pour prendre la pelle du collègue à tour de rôle. Vous avez compris, les petits coqs? E-xé-cu-tion!

— À vos ordres, mon commandant! avait répondu Saroyan.

Et il avait exécuté les ordres sans broncher.

Les deuxième année devaient dégager l'allée qui reliait le bâtiment du commandement au pavillon pédagogique.

Certains poussaient des portes en bois. D'autres, avec des pelles et des balais, s'agitaient autour des congères. Ayant fait un pas en arrière, la toque enfoncée jusqu'aux oreilles et le col du manteau relevé, Saroyan s'était appuyé, penché, sur le manche d'un outil.

— Qu'est-ce que tu fous ?

C'était la voie aiguë du commandant Waddamekh, qui patrouillait, les mains croisées dans le dos, tels les officiers SS dans les camps.

— Je ne sais pas exactement comment utiliser cet outil, avait rétorqué Saroyan.

Le commandant s'était approché et le cadet lui avait tendu la pioche sur laquelle il s'était appuyé. Ses camarades avaient éclaté de rire.

— Présente-toi à 8 heures dans mon bureau avec ton chef de section, connard ! avait hurlé Waddamekh.

— Permettez-moi de me présenter au rapport, s'était excusé Saroyan.

— Je ne te permets rien du tout, avait répondu sèchement Waddamekh, avant de partir en grommelant, furieux.

À 8 heures précises, Úrman et Saroyan avaient tapé à la porte du commandant.

— Ouuuuuuuuuu ! entendit-on.

Les deux hommes saluèrent conformément au règlement.

— Toi, Úrman, dis-moi, depuis quand on sort avec une pioche dans la neige ?

— Mon commandant, je ne peux pas répondre. Je n'en ai aucune idée.

— Úrman, mon pote, vois-tu, Saroyan commence à dépasser largement les bornes.

Le commandant s'était tourné vers Saroyan.

— Il me semble que tu voulais me faire ton rapport, ce matin.

— Mon commandant, vous avez ordonné qu'on prenne tous les outils qui étaient dans le caisson.

— Les outils de neige, idiot! Dehors!

Saroyan avait entrebâillé la porte en appuyant légèrement sur la poignée et s'était fauflé par l'ouverture.

— Écoute, celui-là, soit il est con, soit il le fait exprès! Je me fiche de ce que tu feras, tu lui fais la peau, tu le pénalises, tu le fous dehors, je veux que tout le monde apprenne, tous les idiots, à respecter les règles. Mon gars, avec vous, ils sont pareils? Ils se moquent aussi de vous?

— Non!

— Non quoi? Ne commence pas, toi aussi. Mais qu'est-ce qui vous prend, tous? Vous êtes là pour quoi, pour faire semblant? Moi, pourquoi je ne suis pas au courant que ce type se comporte mal?

— J'ai rédigé son appréciation annuelle. C'est vous qui l'avez signée!

— Et quoi encore? Tu crois vraiment que je lis toutes vos conneries qui passent par la photocopieuse? Si j'en choisis une au hasard et que je la compare avec n'importe quelle autre, quelle que soit la section, elles sont identiques.

— Je suis désolé, l'appréciation de Saroyan ne peut pas être identique à d'autres.

— Reviens me voir avec l'appréciation de Saroyan! Et son carnet d'instruction! Et les annexes pour les périodes de préparation au stage et pour les camps d'entraînement! Ramène aussi les tableaux de présence aux activités patriotiques, et le nombre de points accumulés! Et l'extrait de ses notes dans le registre!

Úrman avait tout rapporté. Waddamekh s'était attendu à ce que la paperasse ne soit pas à jour. Mais quand il avait vu les notes qui dataient seulement de la veille, il n'avait plus rien dit.

— Écoute, toi, sa mère fait quoi?

— Je crois qu'elle est psychologue.

— Comment ça, tu crois? T'es ici pour quoi? Pour croire? Mais non, idiot, pour être sûr. Un chef de section doit savoir ce que manigance la mère de Saroyan même à 2 heures du matin, s'il est réveillé en urgence. Il est né quand?

— En novembre, avait répondu Úrman. Un moment, je vous prie, avait-il ajouté, se saisissant de l'appréciation de service qui était restée sur le bureau du commandant. Le 5 novembre 1980.

— Je sais lire aussi, mon pote... ça! Je voulais voir si toi tu le savais.

— Je sais où chercher. Je ne m'encombre pas la mémoire avec des détails de ce genre.

— Tu vois, frère Úrman, c'est exactement à cause de ça que les cadets prennent des libertés avec toi. Parce que les officiers comme toi, vous le leur permettez. Parce que vous savez où chercher, avait répété Waddamekh en l'imitant avec une grimace. J'attends de ta part une proposition de punition pour Saroyan. Et maintenant, dégage d'ici.

— Permettez-moi de vous faire mon rapport, j'ai déjà ma petite idée!

— Sans blague? Crache.

— Saroyan ne doit pas être puni.

— Pardon?

— Il n'a enfreint aucune norme, aucun règlement. Il a

— tout simplement exécuté un ordre. J'ai interrogé le chef de groupe, j'ai vu avec d'autres collègues, aussi. Il a exécuté un ordre.

— Disparais ! Tu viendras personnellement au bureau afin de signer ta punition !

— À vos ordres !

Désormais, on chuchotait partout que le lieutenant Úrman avait eu le cran d'affronter le commandant Waddamekh. Et qu'il avait été puni parce qu'il avait pris la défense d'un cadet. Saroyan en avait eu vent aussi, mais il faisait mine de ne pas trop s'en préoccuper.

Quand Úrman répondit à la question de Saroyan sur l'utilisation des outils au pôle Nord, le cadet perdit patience :

— Vous n'arrêtez pas de me charrier avec cette pioche de merde. Et tout ça juste parce que vous n'en avez rien à cirer du pôle Nord !

— Je n'ai jamais prétendu tout connaître. Mais je dis ce que je sais. Je suis convaincu que là-bas vivent des gens qui ont toute leur tête, et qui achètent des frigos plutôt que des pioches.

La moitié de la section éclata de rire, l'autre ouvrit de grands yeux.

— C'est n'importe quoi, déclara Saroyan. Pour quoi faire, des frigos ? Pour s'en servir comme mobilier futuriste dans leurs igloos ?

— Non, c'est pour conserver leurs aliments à moins dix, moins quinze. Toi, tu pourrais manger du poisson congelé à moins quarante ?

Les cadets qui avaient éclaté de rire esquissaient maintenant des grimaces.

— Il t'a eu encore une fois, fit Nikka, le chef de groupe.